



Jean Dubuffet & Valère Novarina

## *Personne n'est à l'intérieur de rien*

Préface de Pierre Vilar

Ouvrage publié avec le concours

du Centre national du Livre,  
(<http://www.centrenationaldulivre.fr>)

de la Fondation Jan Michalski,  
(<http://www.fondationjanmichalski.ch>)

de la Fondation d'entreprise La Poste.  
(<http://www.fondationlaposte.org>)

« La Fondation d'entreprise La Poste soutient l'expression écrite. Mécène de l'écriture épistolaire elle soutient l'édition de correspondances et les manifestations artistiques qui les mettent en valeur. Elle encourage aussi l'écriture novatrice en dotant des prix qui la récompensent, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique et en offrant un espace de découverte de la culture épistolaire élargie avec sa revue FloriLettres. Enfin parce que l'écriture est médiatrice de la solidarité, elle s'engage en faveur des exclus de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'expression écrite. »

L'Atelier contemporain  
Édition établie et annotée par François-Marie Deyrolle



PIERRE VILAR

*Un essor*

DES LETTRES ÉCHANGÉES ENTRE 1978 ET 1985 PAR JEAN DUBUFFET ET VALÈRE NOVARINA, rien ne devrait nous permettre de dire qu'elles sont de l'ordre de l'amitié, de la déférence, ou de l'admiration. Bien plus, on ne saurait à les lire tenir pour assuré, quoi qu'en disent les biographes, que l'un est un des peintres majeurs de son temps, arrivé au grand âge, et l'autre un écrivain au tout début de sa reconnaissance, peintre au vif et dramaturge. Pour un peu c'est l'inverse qui pourrait être vrai, tant ce qui paraît compter n'est pas de cet ordre-là. Certes Dubuffet voit ses forces décliner, sa respiration manquer, ses transports entravés. Il s'en ouvre avec humour et désinvolture à son correspondant, mais place l'entretien sur

un tout autre terrain, entre la floraison des camélias et la négation vive des partages philosophiques établis, quant au langage, au sens des choses et à l'espace dit matériel. Qu'on ne s'attende pas à trouver ici la plainte et le conseil aux cadets, la consolation et l'apitoiement dus aux ancêtres.

On est en revanche certain, en découvrant rassemblée cette correspondance, que le grand vent salué par Dubuffet, le salubre souffle des *non-lieux* (« Aberrantes nos conceptions de l'écoulement du temps, celles de fini ou d'infini, il n'y a pas de matière, il n'y a rien qu'élan énergétique en incessant mouvement, dénués d'aucune tangible consistance. Du vent provenant des tels parages souffle sur ces "Non-lieux". Pas



cependant un seul vent.<sup>1</sup>»), ce puissant courant d'air mène dans ces lignes une conduite librement accueillie par les deux partenaires. Pas de croustillant ni de délabrement biographique, donc, dans l'entretien d'un vieil homme avec un plus jeune sur l'art et la langue, mais un vivant essor, réciproquement salué.

D'où le recours aux *pneumatiques*, dont le service postal disparaît le 30 mars 1984 à 17h – ils étaient bleus, et circulaient vite. On n'a pas toujours le temps. «Il est agréable de savoir que Paris est parcouru de tuyaux où souffler entre amis.»

Qu'il s'agisse de *situations* ou de *mémorations*, de *faits divers* ou de *mires*, les explorations de Dubuffet dans ces dernières années de grande création colorée et hasardeuse parcourent aussi bien les champs du «prétendu réel» traversé de personnages, de rues et d'agitations diverses, que l'arbitraire de l'espace mental, le territoire de l'imagination. La distinction entre les deux espaces lui

semble sans objet, et il s'en explique souvent dans cette période, avec ses divers correspondants, comme dans les textes qui accompagnent *psychosites* et *non-lieux*. Glosant dans bien des lettres à ses amis et proches sur son propre essoufflement, il prend souvent la mesure de ce qu'il appelle son nihilisme, et qui pourrait sans doute recevoir d'autres noms. Le cercle de ses certitudes est restreint à l'extrême, sa faculté de doute exacerbée au moment même où les forces lui manquent. Tout se passe comme si, au terme d'une vie de travail extrêmement active, il prenait la mesure de l'intensité de cet essor.

Au proche carrefour des personnages de l'atelier et des vents furieux de l'imaginaire, Valère Novarina se trouve alors mettre terme à deux premiers grands chantiers d'écriture, *Le Babil des classes dangereuses* et *La Lutte des morts* qui paraissent en 1978 et 1979 dans la collection de la revue «TXT», aux éditions Christian Bourgois. Avec *L'Atelier volant*, joué en 1974, *Falstaff* en 1976, *Le Drame*

*de la langue française*, et son *Théâtre des oreilles* né d'une expérience radiophonique, sa *Lettre aux acteurs* publiée confidentiellement, ils constituent le premier pallier, la closerie en quelque sorte, d'un édifice comparable par bien des aspects aux entreprises architecturales qui succèdent à *L'Hourloupe* (à l'occasion desquelles le peintre a rencontré un autre Novarina, son frère, ainsi que le rappelle la toute première lettre). Ces deux volumes qu'il adresse à Dubuffet reçoivent une réponse brève mais chaleureuse, de l'ordre d'une profonde satisfaction. Ce dernier y découvre le noyau d'une expérience sans exemple connu et qui peine encore à recevoir l'attention qu'elle mérite. Novarina compose alors l'«épouvantable» *Drame de la vie*, entre 1979 et 1983, à mesure que les échanges avec le peintre prennent un tour plus régulier. Attentif au pouvoir libérateur et sans doute aussi aux profonds oxymores culturels de l'œuvre de Dubuffet (*ejusdem farinae*? c'est ce que suggère une lettre,) il inaugure sa propre méthode par une réduction

tonique, d'un ordre fort distinct mais comparable, dont il s'éclaire dans *Pendant la matière*; un texte en grande partie déterminé par la rencontre avec le peintre Jean: «Je quitte ma langue, je passe aux actes, je chante tout, j'émet sans cesse des figures humaines, je dessine le temps, je chante en silence, je danse sans bouger, je ne sais pas où je vais, mais j'y vais très méthodiquement, très calmement: pas du tout en théoricien éclairé mais en écrivain pratiquant, en m'appuyant sur une méthode, un acquis moral, un endurcissement, en partant des exercices et non de la technique ou des procédés, en menant les exercices jusqu'à l'épuisement: crises organisées, dépenses calculées, peinture dans le temps, écriture sans fin...».

Une des conditions de cet entretien est de soutenir l'essor. Dubuffet marque sa réticence à une rencontre dans un premier temps, jusqu'à ce que sa santé chancelante, puis son propre travail de retour sur soi – une biographie au pas de course – constituent



l'interlocuteur en partenaire d'aplomb. « Différons un peu », propose plaisamment le peintre, à la mesure d'une proximité qui s'affirme.

Un curieux jeu de miroir s'élabore ainsi, sans qu'il soit besoin de se voir, ni d'en dire plus qu'on ne dit. Les textes et nomenclatures énumérés et pesés de Novarina, adressés à Dubuffet, se doublent de photographies de ses dessins de personnages, en cours d'action, sur des périodes de temps longues et précisément mesurées, à l'aide des mêmes couleurs qui soutiennent l'écriture, le noir, le bleu, le rouge. Le créateur des *Théâtres de mémoire*, de *Coucou Bazar* et du *Cabinet logologique de la Villa Falbala* y reconnaît un familier de sa gamme, de ses grammes et ses greffes, mais sous un jour bien différent, tout neuf et sans commune mesure. Si l'on traverse la correspondance assez abondante laissée par le peintre, on est frappé de voir qu'il recourt, avec son jeune interlocuteur, aux terminologies d'une autre époque, inscrites dans l'orbe de Paulhan, des amis Drouin

et Limbour, de ses propres tardifs débuts dans les années quarante : l'épatant, le régalant, le hautement marrant. On est frappé aussi de certaine passion de lecture, qu'il réservait précédemment à Céline, à Chaissac, à Vialatte, dans une autre mesure à Claude Simon. Une fraîche confiance dans l'écriture, au moment même du grand désespoir. Ce qu'il trace est de l'ordre du programme, non de la rétrospective. Ce pourrait être l'une des critiques les plus fondées de l'œuvre de Novarina, contemporaine ou à venir : « Votre idée qu'on est jeté non dans un monde mais dans une langue, que c'est la langue et non un sang qui coule dans nos veines, est on ne peut plus fondée. Reste à tirer parti de ce faux sang. Vous y excellez. »

Or l'écrivain, le comédien et animateur d'instruments musicaux bientôt metteur en scène, connaît une explosive période d'expansion graphique à partir d'une *journalée de dessin* d'avril 1980, période qui culmine précisément, après des expériences bordelaises, milanaises,

lyonnaises, dijonnaises (on notera le tropisme gastronomique du festin d'art) dans l'expérience dite de la tour saint Nicolas, à La Rochelle, en juillet 1983 : les 2587 personnages du *Drame de la vie* naissent aux images sur les murs, animés par le corps épuisé qui se laisse envahir sous un néon bleu, dépasser par leur survie. Et c'est en des termes proches de cette expérience créatrice proprement libératoire, quoique risquée, que l'entretien change de forme, lorsque se dessine le projet d'un dialogue public. Une revue italienne d'avant-garde, *Flash-Art International*, accueillera ce dialogue sur la proposition d'Elio Grazioli. La rédaction des questions se fait en partie double, Novarina prenant appui sur les traces d'anciens entretiens pour une part inédits, et Dubuffet enthousiaste choisissant de s'attarder au plaisir des questions.

Dès lors, la rencontre entre les deux hommes aura lieu en 1982, rue de Vaugirard, « le mardi 18 mai à dix-huit heures », « première des onze visites », ainsi que le précisent Marianne

Jakobi et Julien Dieudonné dans leur biographie du peintre<sup>2</sup> qui accorde à ces échanges le statut d'un passage de relais<sup>3</sup>. Les dates sont inscrites dans la mémoire de Novarina comme s'inscrivent dans tant de livres depuis lors les litanies chrysostomes de Jean, pour « l'écrivain qui a enfin rompu sa laisse et gambade allègrement » : 18 mai 1982, 5 octobre 1982, 11 novembre 1982, 11 janvier 1983, 12 octobre 1983, 11 mai 1984, 22 mai 1984, 18 mai 1985...

Le vingt-quatre mai 1982 partent en effet vingt-quatre questions, une ligne par page, par voie postale, devenues le 6 juillet vingt-quatre pages diversement emplies qu'il s'agit de mener au désordre voulu. C'est un travail minutieux, attentif, de réduction et de recomposition qui s'opère et d'une lettre du treize juillet Novarina tire treize pages, « au cœur de quelque chose de très clair et de très obscur ». Tout comme le questionnaire milanais, la version française, publiée dans la revue lacanienne *L'Âne*, comporte vingt questions et vingt réponses.



L'épisode qui suit a sa place dans l'histoire des arts, parmi les aventures rétrospectivement savoureuses des manuscrits et des toiles de grand renom, les coups de pieds de l'âne. Un écrivain fort connu, qui avait accueilli dans sa revue deux fragments du *Drame de la vie*, hésite à le proposer tel quel à l'éditeur, et sollicite une préface au volume. La correspondance connaît alors une extension merveilleuse, qui aurait pu rester dans l'oubli si elle ne figurait désormais en annexe, après la publication par Paul Otchakovsky-Laurens de l'édition originale du *Drame de la vie*, en janvier 1984, de l'édition de poche. Les deux projets de lettre à l'éditeur de Dubuffet sont en effet des morceaux d'anthologie, tant ils s'éloignent de la recommandation, de la captation des bienveillances et du tison publicitaire. Le livre est dit *comblant*, synthèse parfaite de son volume d'expansion et de son efficace, «parti du feu plutôt que celui de l'extincteur». Le bal des ardents, en quelque sorte, la «danse-mère», préférés aux entrechats des arts culturels.

Il semble que ce serait en réponse ou en écho à ces lignes concises que l'hommage à Louis de Funès, lettre d'admiration au marché-dansé, le Schritgetanz, et proclamation que «toute pensée qui n'est pas dansée est un faux» accorde une place éminente entre la Jeanne (Guyon) et le Jean (de la Croix) à Jean Dubuffet, frère animal de Jean-qui-vient-du-vide. Que *Je suis*, titulature dont le sens n'échappera à personne, accorde à Jean Dubuffet la danse d'un personnage, à rebours des perroqueteurs et des Sociétés Peintes. Que le *vrai sang*, après tout, répond au faux, qu'une lettre du peintre avait si bien mis à jour. Que l'hommage adressé *pendant la matière* dans le catalogue consacré aux *Dernières années* de Jean Dubuffet, à la Galerie nationale du Jeu de Paume, accompagne la présentation des cinq cent un psycho-sites des cent soixante-six noms de Jean : le cinq cent unième, il l'a reçu des mains du peintre, le 22 mai 1984, à l'heure du thé, en présence de Lili Dubuffet et d'une danseuse de leurs amis, naguère mince

mannequin pour costumes de bal de *Coucou Bazar*, Lucette Almanzor.

Si Dubuffet n'a pas cédé à la proposition d'entrer dans les trente secondes d'un portrait de Joan Logue, prodigieuse vidéaste au patronyme plus novarinien qu'il n'est possible, il n'en a pas moins reconnu d'un bon pied l'œuvre passée de Novarina, envisagée du même œil son œuvre à venir, à l'aune de sa propre expérience, en ces années tristement marquées par l'abouti de certaines de ses entreprises, l'inachèvement porté devant les tribunaux, par exemple, d'un édifice qui lui tenait à cœur. Et c'est à son correspondant qu'il en donne l'essor, «en offrant non pas une œuvre faite mais un projet d'une œuvre à faire. Non réalisée, voire non réalisable. Le

projet alors constituant l'œuvre, l'œuvre résidant dans son projet, lequel la dépasse, l'outrepasse, l'emmène bien plus loin qu'elle ne pourrait aller.» Formulation qui n'est pas sans rappeler les images de la cinquième sorte, chères à un autre Jean, le Damascène : la préfiguration des choses futures.

<sup>1</sup> «Non-lieux», catalogue *Jean Dubuffet - Rétrospective* (6 juillet - 6 octobre 1985), Fondation Maeght, 1985, p. 160.

<sup>2</sup> *Jean Dubuffet*, Paris, Perrin, 2007, p. 468.

<sup>3</sup> Ainsi qu'Alain Berset, dans «Vie de Valère Novarina», *Valère Novarina, Théâtres du verbe*, sous la direction d'Alain Berset, Paris, Corti, 2001, p. 359.

Paris, 16 janvier 1981

Cher Valère Novarina,

Voilà pour la *Collection de l'Art Brut*<sup>12</sup> une pièce pas ordinaire cet album mémorialisant l'acte – les trois actes. Je suis éberlué de ces trois fantastiques opérations de durée chacune 15 à 17 heures avec la production pour les trois ensemble de plus de deux mille dessins. Entreprise à ce que je crois tout à fait inédite et vaillamment renouvelée trois fois, je suis en admiration déjà devant le projet, l'idée du projet, mais il me semble (avec ma loupe) que la réalisation a eu les trois fois plein succès, fastueuse récolte. Vous m'étonnez. Le foisonnement de vos entreprises et l'invention qui s'y manifestent me stupéfient. Mais je suis grandement touché de votre idée de confectionner pour moi ce précieux petit album de photographies, je vous en ai vive gratitude. Ce sera conservé à Lausanne.

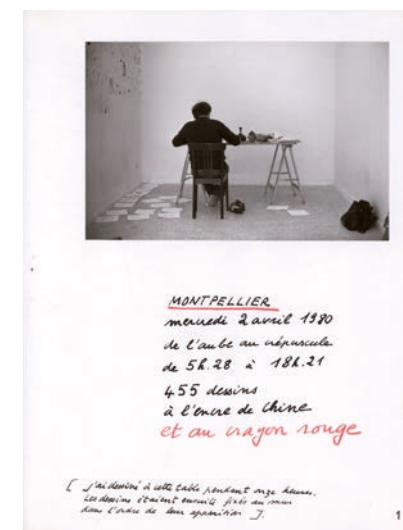
Amitiés.

Jean Dubuffet

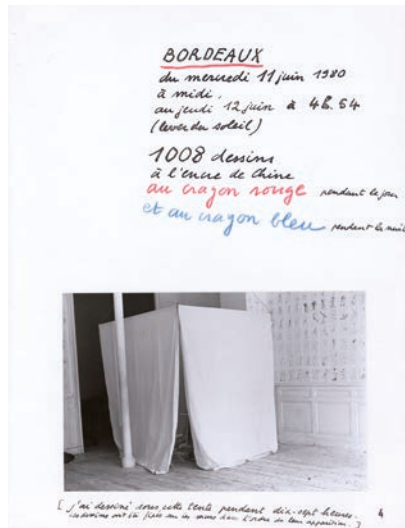
<sup>12</sup> Ce cahier, encore conservé à la *Collection de l'Art Brut* à Lausanne, est un cahier Canson, pour le dessin, de 32 pages au format 24 x 32 cm. Novarina y a collé et commenté 17 photographies des actions réalisées à Montpellier (2 avril 1980), Bordeaux (11 juin 1980) et Milan (14 décembre 1980).

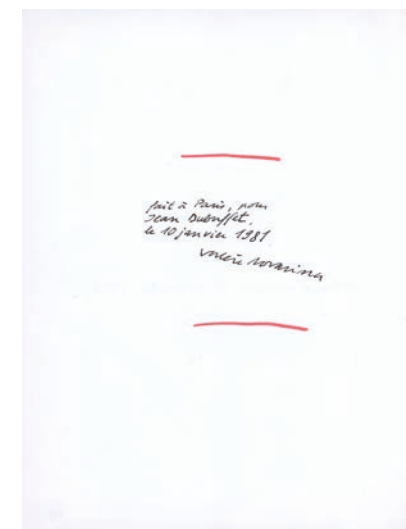
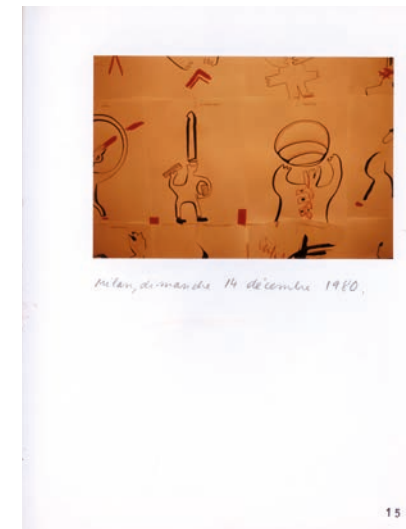
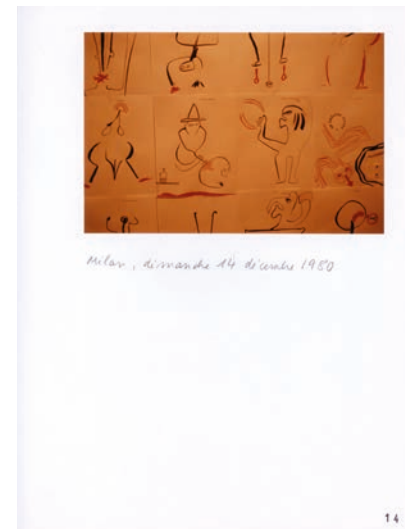


Valère Novarina ;  
2273 dessins, 17 photographies  
pour Jean Dubuffet; 1980;  
encre de Chine, crayon de couleur  
et photographies collées dans un cahier;  
31,5 x 24,5 cm; Archives de la Collection  
de l'Art Brut, Lausanne.











Paris, le 21 janvier 1981

Cher Jean Dubuffet<sup>13</sup>,

Ce petit texte<sup>14</sup> est la matrice, la liste-mère, sur quatorze pages, de tous ceux que je dessine, que j'appelle, que je fais parler. C'est aussi le texte du spectacle auquel Armande de Trentinian<sup>15</sup> nous a fait le plaisir de venir assister en novembre... Comme vous n'avez pu être avec nous, je me permets de vous l'envoyer.

Je suis très heureux de l'accueil que vous faites à mes personnages dessinés. En février je vais à Milan récupérer les dessins du 14 décembre. Je vous en offrirai deux ou trois.

Mais je n'aime pas trop voir les dessins isolés. C'est une expérience qui n'a de sens que dans la multitude et dans le temps. C'est une multiplication, un engendrement sans fin... S'il y avait un local à Lausanne, je vous proposerais bien de dessiner pour vous toute une journée : entre 500 et 1000 personnages, un cortège que je me ferais un plaisir de vous offrir intégralement... Il me faudrait, comme dans les trois galeries où j'ai déjà fait l'expérience de dessiner continuellement et en public, une grande journée, mille punaises, quatre murs blancs. Et des forces ! Car c'est une épreuve, une descente... Je vous dois beaucoup

<sup>13</sup> L'original de cette lettre a été transmis par Jean Dubuffet à la *Collection de l'Art Brut* à Lausanne, le 26 janvier 1981.

<sup>14</sup> Novarina joint le texte *Purgatorius* – une liste de noms qui sera reprise à la fin du *Drame de la vie*.

<sup>15</sup> Armande de Trentinian, fille du poète Francis Ponge, secrétaire de Jean Dubuffet à partir de 1967, a dirigé la Fondation Dubuffet de 1975 à 1997.

et serais très heureux, si cela vous intéressait, de vous offrir une de mes journées... Mais c'est sans doute trop compliqué à organiser...

Quoi qu'il en soit, cher Jean Dubuffet, vous recevrez prochainement deux ou trois dessins pour vous faire une idée plus précise que sur les photographies.

À vous, avec grande amitié

Valère Novarina

Paris, 25 janvier 1981

Cher Valère Novarina,

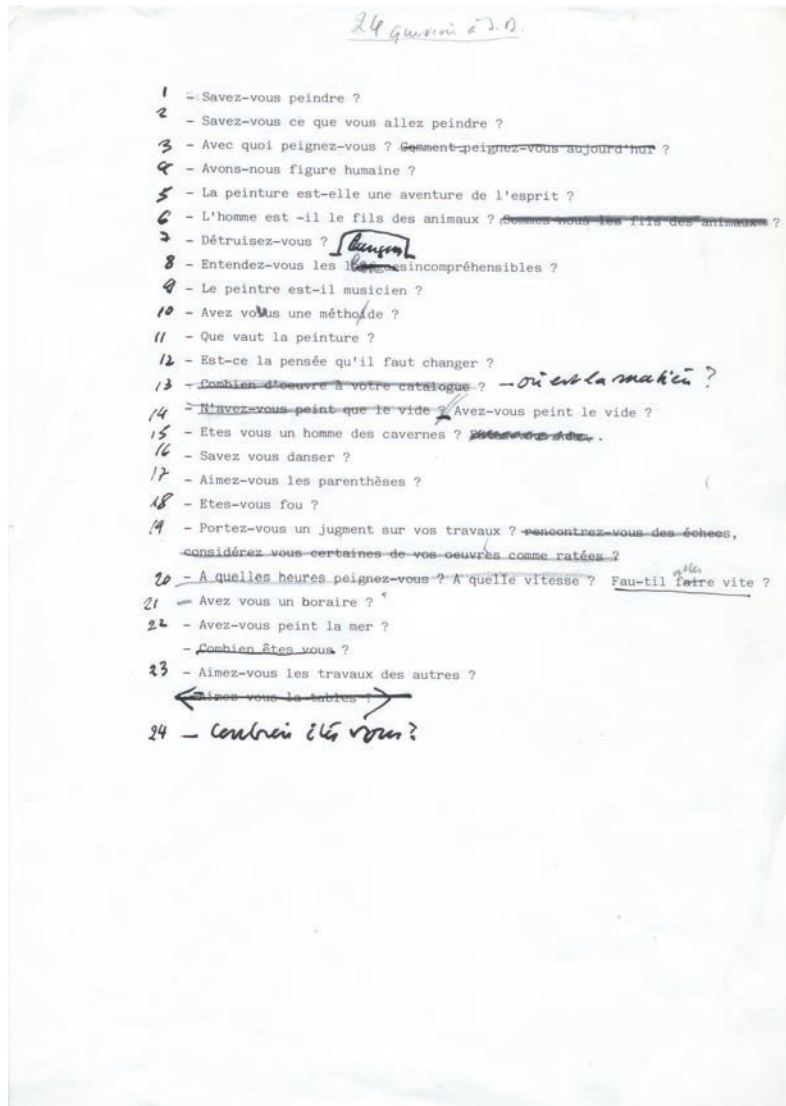
Il faut un sacré prodigieux souffle pour remplir ces quatorze denses pages de cette stupéfiante énumération. Elle ne faiblit à aucun moment, aussi pleine de vigueur à la dernière ligne qu'à la première. Et il y a un grand nombre de différentes cordes à votre instrument, y compris des cordes muettes dont vous tirez grand parti.

Je suis très touché de votre offre d'effectuer à Lausanne une opération d'éclosion de dessins, je vais en parler à Michel Thévoz<sup>16</sup> quand il va venir à Paris dans trois semaines. En tout cas deux ou trois dessins de l'éclosion de Milan seront les très bien venus pour illustrer le mémorial de la prestation.

Bien vivement à vous.

Jean Dubuffet

<sup>16</sup> Michel Thévoz, né en 1936, fut conservateur de la *Collection de l'Art Brut* à Lausanne de 1976 à 2001.



V.N. : Savez-vous peindre ?<sup>28</sup>

J.D. : Dans le langage courant savoir peindre signifie le faire en conformité des conventions usuelles. J'y suis inapte. Ni bien doué ni bien exercé. Observez qu'on appelle doués ceux qui sont mieux que d'autres portés à adhérer et à imiter, ce qui ne va guère dans le sens de la création. On appelle bien peindre le faire en fonction des critères reçus. Dans mon optique cela s'inverse. Je vise à des ouvrages qui renouvellent la pensée, qui la transportent sur des terrains neufs et qui par conséquent récusent les notions coutumières sur lesquelles se fonde le bien peindre. Tout ce qui est susceptible de relever du bien peindre est dans mon regard à révoquer. Qui cherche des positions neuves doit s'embarquer sans bagage. J'ai observé que la moindre attache qu'on a conservée avec les territoires dont on veut s'éloigner, le moindre lien qu'on a oublié de couper, fait obstacle au déplacement. Tout se tient et tant qu'il reste une seule balise en place on n'est pas quitte du balisage. Il faut perdre pied complètement. Observez qu'il y a une façon de bien peindre, tandis que de mal peindre il y en a mille. Ce sont celles-ci dont je suis curieux, dont j'attends du neuf, des révélations. Toutes les façons de mal peindre m'intéressent, m'apparaissent génératrices de positions de pensées nouvelles.

<sup>28</sup> Nous reproduisons ici la version publiée en tête du n° 1 de l'édition française de *Flash Art*, automne 1983, pp. 4-10. Dans la version anglaise, cette interview est précédée d'un article d'Elio Graziali sur Dubuffet. L'interview est reprise, sous une forme abrégée, et sous le titre *Visite à Jean Dubuffet*, dans *L'Âne*, n° 8 (janvier-février 1983), pp. 50-54. Le texte original sera publié sous le titre *Réponses à vingt-quatre questions de Valère Novarina*, dans Jean Dubuffet, *Prospectus et tous écrits suivants*, Gallimard, 1995, T. IV, pp. 59-73.



V.N. : Savez-vous ce que vous allez peindre ?

J.D. : Je n'en ai qu'une idée floue, très imprécise et qui le plus souvent se voit déviée sinon oubliée sitôt le travail commencé pour faire place à tout autre chose. Je me jette à l'eau comme un plongeur, voire un plongeur qui nage fort mal, avec l'idée qu'une fois dans le bain on avisera. Mes techniques éprouvées, dès le travail en train, s'avèrent inopérantes, il me faut en hâte improviser d'autres en me laissant conduire par ce qui se présente. C'est tout à l'opposé d'une exécution bien programmée et conduite systématiquement. L'imprévu, le désordre et les contretemps loin d'y être évités y sont provoqués, ils sont les facteurs de l'ouvrage, ses ressorts. C'est que l'opération n'a pas pour moi le but de réaliser ce que j'avais par avance conçu mais tout au contraire d'obtenir une image que je n'aurais pas eu l'idée de concevoir et qui va emporter ma pensée – et ma vision – sur un terrain insolite. Ce dont je suis en quête n'est pas de manifester le regard que je suis habitué à porter sur les choses, mais de changer ce regard, de le contraindre à se modifier. Les transcriptions que sont les images, le langage qu'elles empruntent, sont en étroite liaison avec le jalonnement de la pensée et ses parcours : c'est une fonction qu'on peut inverser ; par le seul moyen de changer le vocabulaire de l'image et sa grammaire, on force la pensée à se transporter dans les positions qui y correspondent.

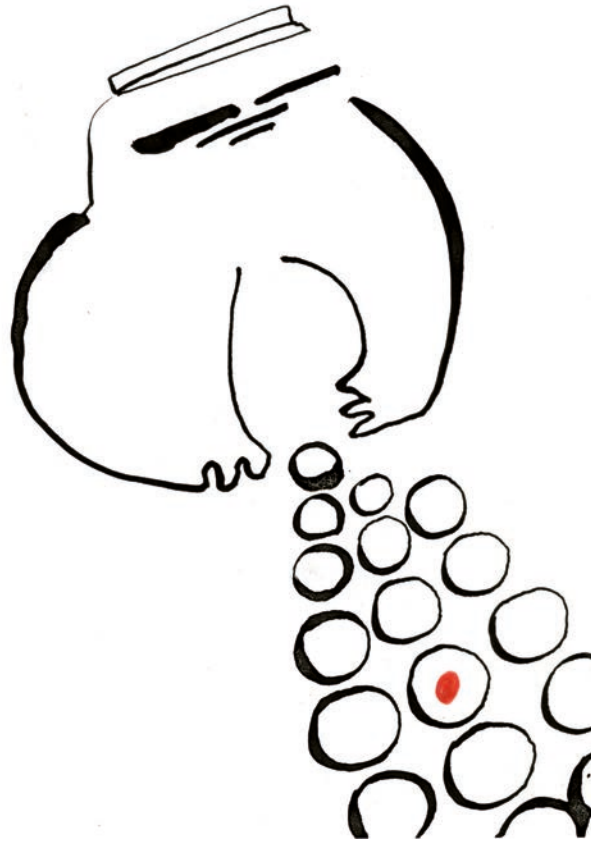
V.N. : Avec quoi peignez-vous ?

J.D. : J'ai souvent aimé à y employer des matériaux qui ne s'y prêtent guère et dont l'utilisation est inattendue. Rendre par là très manifestes (tout à l'opposé de les faire oublier) les moyens empiri-

ques auxquels le peintre a recours pour projeter ce qu'il visionne. Souligner par là l'appartenance de l'ouvrage aux productions fantastiques de l'esprit. Je n'aime pas qu'au théâtre soient cachées les ficelles. Quand elles le sont, les choses se réinsèrent dans le cadre du regard journalier, c'est-à-dire pratiquement qu'elles disparaissent ; que disparaît tout vrai regard porté sur elles ; l'ouvrage cesse alors d'en être un, disparaît lui-même. Non que le regard journalier – ainsi que les images qui veulent le reproduire – ne soit lui-même tributaire d'un système de ficelles mais celles-ci sont si coutumières que nous n'en percevons même plus l'existence. C'en sont d'autres nouvelles, bien insolites, qu'il faut offrir au regard pour le faire renaître. J'ai quelquefois aimé à employer des matériaux doués d'un fort langage propre comme c'est le cas des ailes de papillons ou des feuilles de chou et ce à raison même de leur criante inappropriation. Je suis convaincu que l'inapproprié peut constituer un recours des plus efficaces pour donner à ressentir fortement la nature mentale de l'opération à laquelle se livre le peintre élaborant une image. Observez que c'est seulement dans le rapport du jeu habituel de nos associations de pensée qu'apparaît inapproprié de faire servir des feuilles d'arbre à l'évocation d'une effigie humaine. On peut bien concevoir un autre jeu d'associations – un mode de pensée différent du nôtre donc – dans lequel ce paraîtrait aller de soi. Cet autre mode de penser on peut le provoquer, il peut se constituer au seul vu de l'image. Notre mode de penser ne m'apparaît aucunement comme le seul qui soit fiable. Je le crois accidentel et pas fiable du tout. D'ailleurs changeant d'une heure à l'autre. Mais pas assez ! Faisons-le changer davantage.



Le Manutentionnaire de Saïgon



Paris, 17 novembre 82  
Pneumaticoïde

Épatant. J'aime ces dessins très fort. Dans un domaine comme dans l'autre tout ce que vous livrez est épatant. Et merveilleusement homogène. Me voilà avec six dessins originaux *plus* cent photocopies. D'où grande confusion. Il me semble criminel d'éparpiller les dessins de ce corpus indissoluble. Vous pondez les œufs comme la langouste. Il me semble que ces corps de Danseurs, de Docteurs et de Douaniers n'apparaissent pas dans *Le Drame de la Vie*, non plus que les marginaux comme le Douairier, mais peut-être m'ont-ils échappé dans la houleuse foule. Je les crois plutôt œufs en surnombre qui s'étaient trouvés avalés par les crabes. Tout cela est extrêmement étonnant.

À vous chaudement.

J.D.

mardi 23 novembre [1982]

Cher Jean Dubuffet,

Une amie américaine, Joan Logue<sup>35</sup>, est en train de réaliser pour *Beaubourg* le portrait de quelques artistes français en *vidéo*. Elle aimerait beaucoup vous avoir sous sa caméra et m'a chargé de vous faire part de son désir... Il s'agit d'une personne tout à fait sympathique et

<sup>35</sup> Artiste vidéaste new yorkaise, née en 1942, célèbre pour ses portraits d'artistes *30 seconds spots*.

13 janvier 1983

Préface Novarina  
*Le Drame de la vie*<sup>40</sup>

Monsieur l'éditeur,

Si je suis qualifié pour donner un avis sur une œuvre de littérature? Bien sûr que oui, mieux que tout autre. Pourquoi? Parce que la littérature (je veux dire celle qui sévit) je l'ai en aversion à un point sans aucun doute exceptionnel. Les romans, les colloques et séminaires, les fines psychologies, le bon ton, le bel écrire, j'y suis allergique à un degré qui n'est pas croyable. Je suis avide mangeur d'éclosions crues et je ne me vois offrir que cuit et recuit, pré-cuit, surbouilli, dragées cent fois sucées qui me laissent sur ma faim, je souffre de faim, c'est à peine si chaque trois ou quatre ans je trouve un petit repas à faire. Sur d'autres terrains – celui de la peinture par exemple – c'est mon domaine, allez-vous dire, et la pensée vous viendra même, je le crains, que je ferais mieux de m'y cantonner, mais vous aurez là tort – on rencontre assez abondamment, hors les ressassements culturels, des inventions libérées et libératrices ouvrant à la pensée des vues nouvelles. Mais sur le terrain de la littérature, où les esprits sont si bien endoctrinés, la vraie invention ne montre pas souvent son nez. Bonne raison pour l'applaudir très fort quand il arrive qu'elle le fait, comme en voici justement un cas comblant. Je dis comblant parce que les inventions apparais-

<sup>40</sup> Version non retenue mais publiée dans *Prospectus, op.cit.*, T. III, pp. 269-270.

sent souvent créatives seulement par un côté, tandis qu'elles restent par d'autres empêtrées dans d'insipides normes, mais celle-ci non. Elle est totalement créative dans tous ses ressorts, depuis son assiette même et jusqu'en ses détails les plus menus. L'étonnement se renouvelle à chaque page, à chaque ligne. Voilà ce qu'on attend d'une œuvre et qu'on trouve si rarement. Me trompé-je? Les clients des libraires attendent-ils comme moi qu'une œuvre les dépayse, culbute les cadres habituels de la sensibilité, entraîne la pensée à des positions toutes nouvelles? Ou bien est-ce plutôt de confirmations qu'ils sont en quête, d'encouragements à demeurer pelotonnés dans leur ronron? Redoutent-ils de voir celui-ci pulvérisé? Est-ce qu'ils acceptent – et vous-même, monsieur l'éditeur, l'acceptez-vous – de faire pleinement face au *Drame de la vie*, ou bien ce qu'ils veulent est-il qu'on les aide – fards et voiles – à en détourner leur regard? Ce serait un mauvais remède, un remède bien précaire. Ils se trouveront mieux de celui que propose l'œuvre ici en cause et qui est de prendre gaillardement le parti du drame – le parti du feu plutôt que celui de l'extincteur. Celui de l'extincteur est une cause perdue. Réallumons-nous! Devenons nous-mêmes des flammes ardentes! Illuminons notre ciel des pleins feux de notre condition superbement *dramatique*!

À vous bien vivement



[au dos de deux polaroids]  
Trécourt 18 septembre 1984

Cher Jean Dubuffet,

Un aigle royal, un chat et quatre-vingt-sept vaches, voilà mes compagnons sur la montagne... La première neige est tombée il y a une semaine... Lorsque la tristesse me prend j'ouvre la fenêtre et lance vers Lausanne, vers le Musée et vers vous des grands signaux d'amitié.

Valère Novarina

(Entre les deux photographies, remarquez que j'ai arraché quelques pommes de terre au jardin.)

13 décembre 1984

Très cher Jean Dubuffet,

On sort des labyrinthes par les labyrinthes: tout à l'heure j'ai passé un long moment chez Jeanne Bucher au milieu de vos *Mires*<sup>70</sup>, ce qui m'a bien vivifié... Vos signaux d'aventure m'envoient toujours autant d'énergie. Animons la matière...! Voilà donc quatre mois que je n'étais sorti en ville, perdu moi aussi dans un labyrinthe: dans mon île des Buttes-Chaumont j'ai vécu depuis cet été assez complètement coupé du monde... Et j'ai maintenant sur ma table 200 pages écrites, pas du tout comme un livre mais plutôt comme un trou menaçant où il me faut maintenant me pencher pour voir un peu. Ça s'adresse si peu à l'humanité que je crois que je vais appeler ça *Le Discours aux animaux*<sup>71</sup>. Vous êtes le premier animal parlant à qui j'avoue ce sombre titre.

Vu personne depuis des mois, ni lu de livre, ni écrit de lettre, ni vu d'ami ni de peinture: les *Mires* sont ma première sortie... Cher Jean Dubuffet, je ne vous ai pas écrit depuis septembre, mais vous étiez à mes côtés, vous et les quatre personnages du *Site 43*... Complices d'aventures.

Une occasion de se retrouver se présente: il y a deux semaines Jean-Paul Enthoven<sup>72</sup>, un ami qui dirige plusieurs collections aux

<sup>70</sup> Exposition «Jean Dubuffet Mires» à la *Galerie Jeanne Bucher* du 15 octobre au 10 décembre 1984.

<sup>71</sup> *Le Discours aux animaux* sera publié en 1987 chez P.O.L.

<sup>72</sup> Jean-Paul Enthoven, éditeur et journaliste, né en 1949. En 1984, il dirigeait Hachette-Littérature.





éditions Hachette, m'a proposé de faire avec vous un livre d'entretiens dont le point de départ serait notre petit dialogue paru dans *L'Âne* et dans *Flash Art...* Si la chose vous dit. J'aurais le plus grand plaisir à renouer l'échange avec vous. J'ai quelques idées sur la façon dont on pourrait s'y prendre, dialoguant comme des sourds qui s'entendent, à bâtons rompus, par écrit ou par personnages interposés... On pourrait, bien sûr, dans un premier temps, faire un essai très libre qui ne nous engagerait à rien vis à vis de l'éditeur... Qu'en dites-vous... ?

Salut à vous, aux *Mires*, à leur suite, à Lili et aux camélias (plus de pucerons?)! Je vous espère tous superbes, vous envoie ma grande amitié et espère de vos nouvelles bientôt.

Valère Novarina

Paris, jeudi 20 décembre 84

Il n'y a plus de pneumatiques, plus non plus de cigarettes dans les bureaux de tabac, la dégradation s'accélère, mieux vaut que nous repartions en plongée.

Cher Valère Novarina,

Très interloquante la nouvelle de cette vôtre plongée, au long de quatre mois, en eau profonde. J'applaudis à votre remontée en notre atmosphère au débouché de la rue de Seine. Sauf qu'y trouver les *Mires* vous renvoyait aux profondeurs. Vous auriez pu choisir un point plus salubre. Le lieu où les *Mires* s'exercent ne l'est guère et les pein-

tures qui leur ont fait suite (dénommées *Non-lieux*)<sup>73</sup> le sont encore moins. Elles non plus ne s'adressent pas aux humains, pas même aux animaux, mais aux pures désincarnations. Tout à l'opposé de l'arbre de Noël. Arbre de Noël négatif. Un lieu où je ne peux dire que je me sens à l'aise mais je ne peux revenir sur mes pas. Ce serait pourtant mieux pour mon bon confort. Je suis fort curieux de ce *Discours aux animaux*, fruit de la plongée.

Il y a eu encore des pucerons que les fourmis apportent pour en faire l'élevage, un petit jardinier soigneux a pulvérisé les feuilles avec succès et un des camélias se pavoise maintenant (il a commencé le mois dernier) d'une allègre floraison. Bien sûr que, camélia ou pas, je souhaite qu'on se rencontre (nous avons, entre collègues en navigations extraterritoriales, des impressions à échanger) et il faut le faire au plus vite. Mais sans ces entretiens que vise la maison Hachette et auxquels je ne me sens pas pour l'heure bien prêt. On pourrait fixer par exemple jeudi prochain (c'est le 27) soir à 6 heures. (Mais aussi bien tout autre jour qui vous conviendrait mieux.)

Amitiés

J.D.

[reçu 27 janvier 85]

Cher Jean Dubuffet,

Nous approchons du 27 janvier, date à laquelle notre rendez-vous manqué du 27 décembre aura un mois. Voilà bientôt trente jours

<sup>73</sup> Voir note 69.



que je pense vous écrire chaque matin et prendre de vos nouvelles... ! Il faut vous dire que je suis depuis quatre semaines en bien mauvais état : deux béquilles à mes bras, un plâtre à la jambe droite (celle avec laquelle j'écrivais !) et le tendon d'Achille rompu et recousu... Oui, cher Jean Dubuffet, comme beaucoup de mes personnages je suis tombé dans un *trou*... Et j'en ressors non vivifié (comme ça devrait) mais estropié pour deux mois... Le plus rageant c'est que je n'arrive pas à me remettre au travail vraiment : les mots ne viennent plus et même cette petite lettre (la première que j'écris cette année) me coûte beaucoup. Ah ! saloperie de corps humain ! J'espère tout de même me remettre en février, et que ma première visite sera pour vous, si vous le voulez toujours bien...

J'ai rêvé de vous cette nuit : un rêve assez joli : nous étions ensemble, devant une grande fenêtre donnant sur le jardin aux camélias, chacun à un bout d'une grande table de bois et nous nous écrivions silencieusement.

Une dame d'Amiens m'a tout à l'heure téléphoné pour que je parle de vous à la radio. J'ai accepté malgré mon peu de goût pour les micros : j'ai toujours redouté la prise de son comme la prise de sang. Et je comprends bien votre refus de passer dans les machines...

« *Je ne savais ni ce que j'écrivais, ni ce que j'avais écrit, non plus que dans tout ce que j'ai écrit depuis.* » « *J'avais la tête si libre qu'elle était dans un vide entier, j'étais si dégagée de ce que j'écrivais, qu'il m'était comme étranger.* » Ces phrases sont de Madame Guyon<sup>74</sup> qui écrit

<sup>74</sup> Jeanne-Marie Bouvier de la Motte-Guyon, appelée couramment Madame Guyon (1648-1717), auteur d'œuvres mystiques. *Les Torrents* a été réédité par les éditions Jérôme Millon en 1992. Valère Novarina a contribué au colloque consacré

*Les Torrents* il y a trois siècles, juste en face de Lausanne, avant de passer dix ans à la Bastille... Faudra que je vous parle de cette dame dès que j'en saurai un peu plus. Je cherche partout *Les Torrents*, non réédité depuis 1685... Peut-être qu'en frappant les rochers des Buttes-Chaumont avec ma béquille... ?

Au jardin les camélias ont gelé. Les vôtres tiennent-ils le coup ?

Je vous salue avec grande amitié et vous espère en plein printemps.

Valère Novarina

Paris, 30 janvier 85

Cher Valère Novarina,

Un trou – mais, tant soi peu cassé, vous en voici sorti. Au lieu que moi mon trou j'y suis dedans, l'échelle ôtée. La floraison des camélias blancs était orgueilleusement superbe, ils ont tourné à l'ocre puis se sont pétrifiés, devenus roses des sables. Moi aussi je tourne rose des sables, scénario analogue. Les mots ne nous viennent plus mais que dirais-je ? Je ne sais plus qu'en faire, ils se vident de leur sens, leur sens se liquéfie, coule et se volatilise. Je ne crois plus à leur sens. Je ne crois

à Madame de Guyon à Thonon (éditions Jérôme Millon, 1997). En avril 1985, Novarina affichera au mur de son atelier pour six mois une phrase de Madame Guyon : « Je ne saurais plus rien écrire de ce qui regarde mon état intérieur, je ne le ferai plus n'ayant point de paroles pour exprimer une chose qui est parfaitement dégagée de tout ce qui peut tomber sous le sentiment, l'expression, ou la conception humaine. »



plus au sens de rien, je ne crois plus même que la notion de sens aie un sens. Quelles peintures faire à ce stade.

Je n'étais pas informé de l'émission de la dame d'Amiens à laquelle vous êtes convié. Mais ce matin on m'en parle. Je ne veux pas en manquer un mot, ne manquez pas de m'avertir, je vais faire dès à présent des repères sur mon petit poste.

Il faut trouver d'urgence une bibliothèque où faire photocopie de l'écrit de madame Guyon, il faut que nous lisions cela bien vite pour, qui sait ?, peut-être trouver là de quoi nous pousser hors de nos trous ? prendre tout au moins envie d'en sortir ?

À vous chaleureusement

J.D.

[le début de cette lettre est au dos d'un polaroid]  
25 mars 85

Au pied du *psycho-site* et en bien mauvaise posture, je vous salue, cher Jean Dubuffet, très joyeusement.

Figurez-vous que je suis retombé le 24 février, réopéré, replâtré et tout... La délivrance est repoussée à la fin avril... À l'hôpital, cerné par des médecins encore plus inquiétants que ceux de mes livres, j'ai passé quelques durs moments... Vous me pardonnerez d'être resté si longtemps sans vous faire signe : c'est que la jambe droite est justement celle avec laquelle j'écris.

Mais vous, cher Jean Dubuffet, comment vous portez-vous ? Votre dernière lettre me donna de l'inquiétude... Les forces reviennent-elles, et la gaieté, avec le printemps ? J'espère que nous pourrons

nous retrouver bientôt, après le rendez-vous manqué du 27 décembre... Je recommence à sortir un peu et béquiller hardiment. Je vous donnerai des nouvelles de Madame Guyon dont je dénêche quelques écrits... J'apprends qu'elle a, dit-on, un peu fricoté avec vos voisins les quakers... Il y a des choses tout à fait étonnantes dans son autobiographie repa-  
rue récemment chez Dervy Livres...

En février, peu avant la rechute, j'ai été interviewé par une dame de la radio qui prépare une émission sur vous... J'espère qu'elle a jeté toutes mes paroles à la poubelle, que personne n'entende mes bêtises... C'était très difficile pour moi de parler de vous. Vous n'êtes pas du tout un objet de connaissance pour moi mais une présence spirituelle de tous les jours ; et dans ces temps de claustration l'un de mes interlocuteurs mentaux préférés... C'est pour cette raison que j'ai placé votre *Psycho-site* au côté de mon lit d'infirmes-convalescent. À la fin de cet hiver dur pour les camélias de nos deux jardins, je vous envoie toute ma joyeuse amitié.

Valère Novarina



[au dos d'un dessin]  
[reçu 26 mars 85]

Cher Jean Dubuffet,

Vous trouverez à la page 80 de ce numéro de *TXT* la petite annonce que vous aviez composée pour accompagner la sortie du *Drame de la vie...* J'ai eu grand plaisir à la voir publiée... Pardonnez-moi de vous envoyer tout cela si tard: mes mésaventures... Je n'ai pas posé les deux pieds sur le sol depuis le 1<sup>er</sup> janvier...

Je vous écris par ailleurs plus longuement et vous salue avec grande amitié.

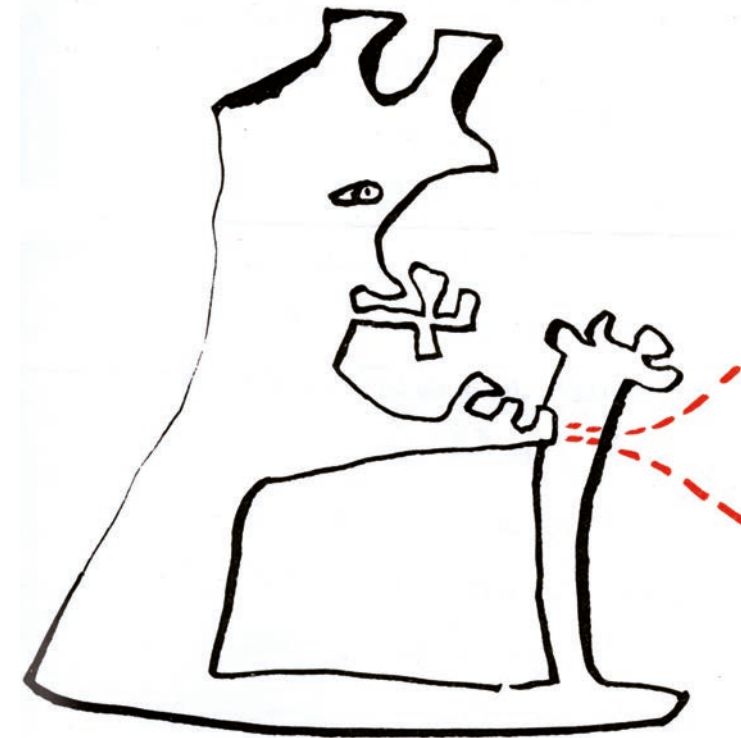
Valère Novarina

Paris, 29 mars 85

Cher Valère Novarina,

Les trois beaux camélias de mon jardinet ont bonne apparence bien verte sauf que les feuilles baissent le nez et se recroquevillent, la question se pose s'ils vivent encore ou font seulement semblant. Je suis moi-même dans le même cas. Mais se pose gravement, avant cette question, celle du bien-fondé de la différence que nous instituons entre exister et ne pas exister pour toutes choses que nous croyons voir. Il ne faudrait pas se poser de telles questions qui n'ont de réponses qu'effrayantes. Or je me les pose, et c'est le suspens anxieux qui en résulte, et non pas l'emphysème comme le croit mon médecin,

Le Son d'Autrui



Valère Novarina; recto de la lettre reçue le 26 mars 1985; encre et crayon rouge sur papier à lettre; 22 x 13 cm; Archives Fondation Dubuffet, Paris.

Paris, 10 mai 85

Cher Valère Novarina,

Tout l'orchestre et les chanteurs de l'opéra de Wagner transportés chez Louis de Bavière pour son seul usage, je suis ému et l'offre, mais mon état de santé est calamiteux, s'oppose à tout. L'affection que vous me témoignez m'est grandement chère et précieuse. Mais voici venue l'heure où je m'écris. Le spectacle de la Bastille doit être fumant, je l'imagine (mais je suis sûr que c'est encore plus fumant que ce que j'imagine) Je vous embrasse.

J.D.

<sup>77</sup> Jean Dubuffet, je t'écris pendant la matière. Dans les cinq cent un *psycho-sites*, j'ai dénombré 2006 personnages à qui j'ai donné des noms, comme Adam donna des noms à toute la création des animaux défilant devant lui. Voici les noms des cent soixante-six premiers :

Jean Chantant,  
Jean Calcique,  
Jean Cerveau,  
Jean Cadet,  
Jean Centurion,  
Jean Colin,  
Jean Cadavre,  
Jean Cyclône,  
Jean Colombe,  
Jean d'Animal,  
Jean d'Autrui,  
Jean de la Fin,  
Jean Loubet,  
Jean de Lébé,  
Jean de Lompide,  
Jean de Lumière,  
Jean Déol,  
Jean de Malheur,

<sup>77</sup> Texte publié sous le titre *Pendant la matière* dans le catalogue (pp. 139-149) de l'exposition «Jean Dubuffet, les dernières années», Galerie nationale du Jeu de Paume, du 20 juin au 22 septembre 1991.



L'éditeur remercie Mme **Sophie Webel**,  
directrice de la **Fondation Dubuffet**,  
pour l'aide et la confiance qu'elle lui a accordée  
pour la préparation de cet ouvrage.

Conception graphique :  
**Juliette Roussel**  
(juliette-roussel@orange.fr)

Photographies des documents et œuvres :  
**Collection de l'Art Brut**, Lausanne  
**Fondation Dubuffet**, Paris  
**Virgile Novarina**

Photographies de la 4<sup>e</sup> page de couverture :  
Portrait de Jean Dubuffet : **Marc Trivier**, 1983  
Portrait de Valère Novarina : **François Lagarde/Opale**, 1983

Impression :  
**Ott imprimeurs**, Wasselonne  
(ottimp@ottimprimeurs.fr)

© ADAGP, Paris, 2014, pour les œuvres de Jean Dubuffet

© Éditions Gallimard, Paris, 2014, pour les textes de Jean Dubuffet  
initialement édités dans *Prospectus et tous écrits suivants*, tomes 3 et 4

© L'Atelier contemporain, mars 2014  
(francois-marie.deyrolle@orange.fr)  
ISBN : 979-10-92444-09-4